

mières que les êtres humains expriment, si dépourvus soient-ils de moyens d'expression. La sœur lui montra alors qu'elle-même était pauvre, qu'elle n'avait pas d'argent, et lui inspira des sentiments plus justes à l'égard de la pauvreté.

On voit que l'enseignement moral marchait de pair avec l'instruction proprement dite. Grâce à des merveilles d'ingéniosité, la patiente institutrice put inculquer à son élève la notion de la jeunesse et de la vieillesse, celle de l'avenir, celle de la mort. Il y eut encore une révolte à ce sujet. La petite Marie ne voulait pas mourir. La sœur lui fit accepter avec résignation l'idée qu'elle devait passer par la mort comme tout le monde. Comment arriver, après cela, à l'idée de Dieu ?

C'est le soleil qui y servit.

La sœur Sainte-Marguerite avait soin de mener son élève, si curieuse d'apprendre, chez le boulanger de l'établissement et de lui montrer les pains qu'il pétrissait ; chez le menuisier, et de lui faire tâter les meubles qu'il façonnait ; chez les maçons et de lui faire sentir les murs qu'ils construisaient, etc...; elle ancrerait ainsi profondément dans l'esprit de l'enfant l'idée de fabrication.

Or, Marie, dans ses promenades, était particulièrement heureuse toutes les fois qu'elle se sentait caressée par les chauds effluves du soleil. Elle aimait le soleil et elle aurait voulu le prendre, vers lui elle tendait les mains, elle essayait de grimper aux arbres pour se rapprocher de l'astre et l'atteindre. Un jour qu'elle était ainsi tout occupée du soleil, pleine d'admiration et de reconnaissance pour lui, la sœur lui demanda : « Marie, qui est-ce qui a fait le soleil ? Est-ce le menuisier ? — Non, c'est le boulanger », reprit naïvement l'enfant, rapprochant la chaleur solaire de celle du four. —